

D'UN LIVRE À L'AUTRE

THÉOPHILE OBENGA -

Stèles pour l'avenir

Présence africaine, 1977*

Professeur, Théophile Obenga a acquis une réputation d'historien de l'Afrique à laquelle concourt le savoir de l'égyptologue, avec son ouvrage **L'Afrique dans l'Antiquité : Égypte pharaonique - Afrique noire**, paru en 1973. Cinq livres portant sur des secteurs plus localisés de la recherche ont prolongé cette œuvre, traitant de **L'Afrique centrale précoloniale**, de **L'Introduction à la connaissance des peuples de la République populaire du Congo, de la Cuvette congolaise**, (Les hommes et les structures), **du Zaïre** (civilisation traditionnelle et culture moderne) entre autres ouvrages (1).

Une dimension nouvelle est donnée à cette œuvre, en même temps que se révèle un autre aspect de cet écrivain. L'auteur affirme, avec sa dernière publication, une vocation lyrique.

Certes celle-ci pouvait être pressentie depuis les poèmes retenus pour la **Nouvelle somme de poésie du monde noir**, éditée par Présence africaine à l'occasion du premier festival mondial des Arts nègres à Dakar, en 1966. Ces poèmes sont adressés à Aimé Césaire ou à David Diop. L'auteur poursuit un dialogue avec Rama Kam, quand, autour de la danseuse, devenue moins sereine, « les vagues claquent ». La proclamation de foi en l'Afrique, le refus de l'acculturation : « rideau lourd », « rire plombé », marquent ces poèmes. Les références et les signes de connivence, l'usage du vocatif, témoignent d'une lecture maî-

trisée des aînés qui permet l'élaboration d'un ton personnel : « Je tiens seul le secret ».

L'Anthologie de la littérature congolaise d'expression française (2) préparée par un autre poète congolais, Jean-Baptiste Tati-Loutard a retenu des poèmes signés par Théophile Obenga : l'auteur y dédie aux « mânes du village de son père » des strophes enchâssées dans des médaillons symboliques, inspirées de l'oralité africaine (**Moisson du tiers monde**). Il y procède à une restitution de la poésie liturgique de l'Égypte ancienne (**Sylabes éteintes**), acte attendu de l'égyptologue.

Mais les **Stèles pour l'avenir** consacrent une affirmation triomphale dans l'expression poétique. Elles sont constituées en un recueil complet fermement architecturé.

En fait, le recueil doit peu à celui d'un prédécesseur, les **Stèles** de Victor Segalen (3), auxquelles se réfère le titre choisi par Théophile Obenga.

L'exotisme entretenu par le poète de 1929, nourri des impressions d'un séjour en Chine, fait place dans l'œuvre de Théophile Obenga, à un périple d'une nature toute autre. Les **Stèles pour l'avenir** nous entraînent, par un vaste détour, dans le Cosmos, puis effectuent une incursion dans les civilisations anciennes, précédant un retour à l'Afrique, puis plus précisément au Congo.

Que l'on se rassure, les idéogrammes chinois artistiquement cultivés par Victor Segalen ne font pas place à des hiéroglyphes illustrant les vers du poète africain. La culture de l'Antiquité égyptienne nourrit tout au plus un chapitre et s'exprime par le truchement des mots et de notre alphabet familier et occidental.

Les **Stèles pour l'avenir** n'ont pas non plus le caractère figé et définitif des paroles serties dans la pierre, que Segalen entend donner à ses tableaux

successivement mis en place. Un hiératisme présent dans les vers de Théophile Obenga, comme il convient à des **Stèles**, n'exclut pas un dynamisme qui habite l'ensemble de l'œuvre. Une impulsion est donnée à la réalité contenue dans ce recueil par sa structure successivement ascendante et descendante : expansion et involution (4).

Vision cosmique

Un mouvement d'expansion entraîne vers la contemplation de l'infiniment grand et de l'infiniment lointain dans l'espace et dans le temps (**Cosmogonie incertaine, Le système du monde, Espaces nilotiques**).

Le vertige devant la révolution de l'Univers est donné par les vers courts mono, bi ou trisyllabiques du « Système du monde » :

« L'île
« l'eau
« au sol
« navigue
« à travers
« le doute,
« le temps
« dépie
« l'espace » (p. 22).

« L'île/l'eau/au sol/navigue/à travers/le doute/le temps/dépie/l'espace. » (5).

La création poétique privilégie ici le procédé de l'inversion du regard : la terre est vue du Cosmos, comme « la peau retournée d'un grand théâtre ». Le sens de la relativité est donné par l'appréhension de la terre vue d'en haut :

« La Terre
fuit
totem sans maître
(...)
La Terre
fuit

(*) Cf. également « Présence Africaine » n° 107, 3^e trimestre 1978.

(1) Théophile Obenga : L'Afrique dans l'Antiquité : Égypte pharaonique, Afrique noire, *Présence africaine*, 1973. - Introduction à la connaissance du peuple de la République populaire du Congo, *Brazzaville, Librairie populaire*, 1973 (imprimé en U.R.S.S.). - Afrique centrale précoloniale, *Documents d'histoire vivante, Présence africaine*, 1974. - La Cuvette congolaise - Les hommes et les structures. Contribution à l'histoire traditionnelle de l'Afrique centrale, *Présence africaine*, 1976. - Le Zaïre - Civilisation traditionnelle et culture moderne, *Présence africaine*, 1977. - La vie de Marien Ngouabi, *Présence africaine*, 1977.

(2) Ed. Clé, Yaoundé, 1976.

(3) Librairie Plon, 1929, 2^e éd., Gallimard 1973.

(4) Cf. compte rendu in revue *Présence africaine*.

(5) Choisir une des deux graphies.

les volcans sans sève » (p. 27).

De la même façon le regard remonte le temps défiant l'ordre chronologique. Partant du présent, il va vers les ères reculées. L'horizon est la ligne frontière entre les civilisations connues et les ères antérieures confuses.

Le comportement présent des hommes est décrit à partir de l'au-delà de la mort. Ainsi est narrée dans un mouvement rétrospectif l'amitié entre les deux poètes J.-B. Tati-Loutard et l'auteur, leur errance dans les quartiers suburbains de Poto-Poto (**Transfusion**).

Ainsi l'auteur prête à la reine Nzinga de l'ancien royaume du Matamba, au temps de la conquête portugaise, le regard porté sur l'indépendance de l'Angola depuis 1976.

Ce procédé de distanciation permet de saisir les événements de l'actualité avec un calme recul.

Un des paradoxes de cette œuvre est que les Stèles ne sont pas tournées vers le passé. L'esprit de ces textes n'est pas la commémoration des souffrances ou des hauts faits d'antan que l'on grave sur les pierres tombales ou les monuments funéraires, même si faire revivre ou fixer le passé constitue le premier métier de l'auteur.

Sur elles vient s'inscrire le futur en gestation dans l'époque présente :

« Stèles

« Que déjà cisèlent

« Les siècles à venir » (p. 77).

Le passé

Le second chapitre procède à l'inventaire du passé dans un mouvement qui porte vers le futur. L'environnement immédiat vient s'inscrire dans cette synthèse du temps, passé - présent - futur, qui sous-tend la méditation philosophique contenue dans cette œuvre.

Le passé nourrit le présent, lui apporte tout son poids de mythes (**Horizon et mythes**). Il garantit l'identité africaine : « Je l'entends/Le poulx profond des mondes éteints parmi nos labours de mal amour marqués (p. 41) ».

La civilisation sumérienne est interpellée, aux confins du monde historiquement connu :

« Ici s'arrête l'Histoire

« Avec tous ses orles » (**Sumer**, p. 31).

Mais surtout l'époque pharaonique fait l'objet de poèmes nobles, altiers et sensibles. Elle est à l'origine des civilisations noires, comme le soutient Cheik Anta Diop dans **Civilisations noires et culture...** repris par Théophile Obenga (7 bis) (Op. cit. dédiée). Cette thèse fut un acte de valorisation des civilisations nègres qui vont bénéficier de tout le prestige reconnu à la culture égyptienne antique.

L'Afrique actuelle se veut l'héritière de cette grandeur passée. Ainsi est la femme :

« Femme d'Afrique

« Femme noire née de la lune

« Parmi les filles

de Haute-Égypte » (p. 33).

Aujourd'hui une enfant, la fille du poète, baptisée du nom de la déesse, Isis, reprend le flambeau de la civilisation ancienne (« une fleur à la main ») et en éclaire l'avenir :

« Il y a une enfant à présent

[debout

« une fleur à la main

« Isis » (p. 32).

Le vers de Vigny : « Marche à travers les champs une fleur à la main », dans **La maison du berger**, est repris pour une image aux connotations nouvelles dans l'Afrique en quête non de pureté romantique, mais d'esprit d'initiative et de construction.

La mort est sans cesse présente dans ce recueil, en contre-point avec les forces de vie. L'interrogation du passé est un dialogue avec la mort. « Les temps primordiaux de l'Égypte ont failli maîtriser la mort de tous et de chacun » (p. 36).

La dialectique de la vie et de la mort s'inscrit dans le masque nègre, tentative des anciens pour conjurer la mort (**Masque Pende**, p. 53). Un masque mortuaire est posé sur une certaine Afrique par le regard de l'ethnologue, « legs colonial » (p. 54) ou du muséographe :

« Les masques dogons

« Quelle plaisanterie

« Chenus ils sont devenus

« Sans sourire

« Sans yeux

« Sans voix

« Le bonheur les a désertés » (p. 46).

La mort est présente avec son poids de tragédie sociale : « astre de

la faim/dans ce visage d'enfant » (p. 67) :

« Plages des savanes

« mal peuplées

« leurs enfants morts

« marées mal rivées » (p. 68).

Le continent noir est présent par ses fleuves : Afrique des « Grandes eaux », Nil, Niger, Zambèze, Congo.

L'Afrique contemporaine et ses problèmes hérités de l'histoire récente ne sont pas absents des préoccupations de l'auteur. Le souvenir des maux de la traite, de l'esclavage, resurgit : « les profondeurs de l'âme nègre/les voici par le biais de l'eau exilée » (p. 43). Les péripéties de la colonisation inspirent le beau poème de **Sang Vivace** :

« Sangs collecteurs

« couleur de grenade

« sur le monde noir » (p. 44).

Le poète leur substitue la vision de l'Afrique indépendante :

« Sa large marche

« parmi les feuilles vives

« de nos lisières têtues

« l'espace et la lumière

« sont d'égale distance

« liberté naissante » (p. 44).

L'Afrique des indépendances est scrutée dans une démarche interrogative :

« Le sphinx consulté » (p. 46).

Les affres des mouvements sud-africains trouvent leur place dans cet itinéraire poétique avec **Liberté pour le Cap** dédié à « Dennis Brutus » :

« Porteur de

« Toute cette

« Colère

« Claustree

« De trois siècles » (p. 57).

La libération de l'Angola est saluée dans **Le Fort Haut** :

« Les ponts de la liberté

« Saluent les défilés du MPLA »

(p. 56).

Les préoccupations sociales

Les préoccupations sociales ne sont pas exemptes de cette œuvre à portée philosophique. Elles se font plus pressantes avec le retour au **Pays Nôtre**.

L'auteur est profondément sensible à la misère qui sévit en milieu rural :

« Terre
(...)
« Souffrance qui saluez en chœur
« Un siècle nouveau
« Je vous interpelle
« De ma voix de sable
« Sur la route clouée au corps
[de la nuit » (p. 67).

Évoquant le fleuve qui fait l'unité des paysages de chez lui et sa propre condition de philosophe, le poète dénonce :

« Là faim qui nage
« de cette berge à cette autre
« à la lisière de nos idées
« ces lieux de tant de science
[et de poésie
« sinon ces ouvriers foudroyés
[par des rats
« sinon le fleuve paré
[pour la mort » (p. 67).

La misère des quartiers suburbains ne lui échappe pas, vécue dans une sorte d'osmose entre le peuple et le poète : **Transfusion** (p. 74). Il sait le sort de ces filles aux « lits de désespoir », « gonflées d'espérances faillies » ? Il saisit la poésie des faubourgs populeux, de ce quartier célèbre par sa musique, ses bars, les enquêtes des sociologues ou des journalistes, Balandier ou Croce-Spinelli (6). Certaines cases sont construites en argile appelée poto-poto. Les rues sont de terre :

« O rue de Poto-Poto
« rues de boue et de rien
« rues aux lumières malades
« rues de sang sur les bars
[affamés » (p. 74).

A la femme idéalisée **Fille de Pount**, Aimée d'Horus ;
« filles-hibiscus »
ou « fille-osier
« fille-ramure
« fille-jardin » (p. 69).

s'oppose celle qui trime ou se prostitue :
« sans eau
« pour reverdire les belles bouches
« fanées » (p. 75).

La part faite aux femmes fonde sa confiance en l'avenir :

« Terrible Afrique éveillée
« Qui se mue dans le courage
[de ces femmes » (p. 74).

Mais le constat de misère n'est pas destructeur. La contemplation cède le pas à l'appel, à l'action. L'hommage au pays se termine par :

« l'offrande vraie, c'est nous-mêmes
« à l'envolée des étoiles
« c'est nous-mêmes
« les clameurs du sous-développement
« éteintes » (p. 68).

Ainsi la poésie est d'abord une quête : **Attente, œil du silence, Appel** (« L'appel des étoiles »).

L'objet de la quête est de nature affective :

« O Femme apparue
« Tu es prodige de l'attente » (p. 14).

Il est l'Afrique dont l'image se superpose, comme dans certains vers de Senghor (**Nuit de Sine**), à celle d'une femme.

Enfin la quête est celle de l'identité culturelle, le moi, dans l'Afrique d'aujourd'hui :

« Me voici debout
« dans cette maturité
« impossible mes lacs assainis
« alentour marais d'angoisse » (p. 50).

Le bilan de la quarantaine et de l'intellectuel qui a déjà une œuvre importante derrière lui marque cette poésie d'un sceau personnel.

La quête est de nature philosophique : la vérité est cherchée dans une confrontation de la terre et de l'homme aux espaces sidéraux. Mais l'angoisse pascalienne est éludée au profit d'une prise de conscience et d'un mouvement créateur collectif, attitude constructive.

En fait la démarche est d'inspiration scientifique :

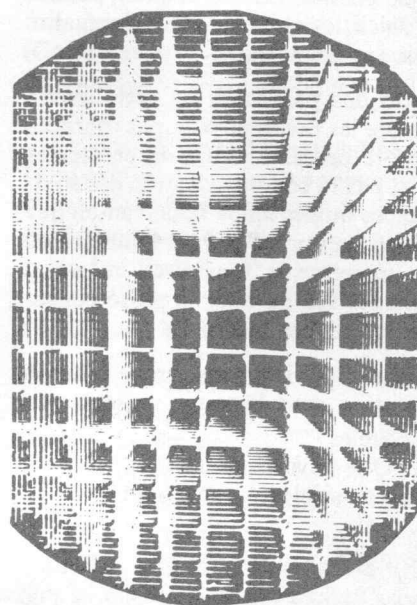
« J'ai toujours voulu
« comprendre le monde »
« sa lumière et son élan » (p. 16).

« Ainsi la structure involutive qui de l'infini du temps et de l'espace nous a conduits au temps historique et à l'espace géographique africain, puis au Congo actuel s'ouvre à nouveau, à l'extrême fin du recueil vers l'avenir, un peu comme le mouvement d'abord convergent de deux droites sécantes s'élargit après leur intersection.

(...).

« Si l'on observe bien un rétrécissement du champ – du Cosmos à l'Afrique, puis au Congo, il s'accompagne d'un enrichissement intérieur, d'un élargissement de la conscience, cependant que la lucidité se substitue au doute et l'affirmation à l'interrogation » (7).

A. Chemain.



EZA BOTO

La ville cruelle

Paris, Présence africaine

« Souvenez-vous que le temps c'est de l'argent, que le crédit c'est de l'argent... Souvenez-vous que l'argent est par nature prolifique ; il engendre l'argent ; les petits qu'il fait en font d'autres plus facilement encore et ainsi de suite (1) ». Ce sont les conseils donnés à un jeune ouvrier à l'aube du XIX^e siècle, l'époque qui marque l'essor du capitalisme en France. Période de libéralisme économique en Europe, le XIX^e siècle se fait remarquer par les capitaux privés

(6) Georges Balandier : Les Brazzavilles noires. Croce Spinelli : Les enfants de Poto-Poto.

(7) Roger Chemain in « Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine » (à paraître, Présence africaine).

qui s'investissent dans les secteurs où tous les bénéfices sont acquis singulièrement aux intérêts particuliers des actionnaires. L'argent s'avère la force motrice de l'économie. Non seulement étend-t-il son pouvoir sur la société du XIX^e siècle en Europe, mais aussi y détermine-t-il des rapports sociaux tout particuliers. En effet, le détenteur de cette nouvelle force, possède, ipso facto, des prérogatives sociales et économiques. Les affaires sont à l'ordre du jour et il faut tout faire pour avoir de l'argent. C'est à quoi tendent les conseils du Bonhomme Richard cités ci-dessus.

Issus de cette société capitaliste, les colonisateurs de l'Afrique auraient-ils pu renoncer à leur intérêts financiers et s'adonner à une entreprise philanthropique visant à faire reculer les frontières de l'ignorance et à « civiliser » les Noirs ?

Tant de thèses marquées de généralisations intéressées et de spéculations tendancieuses ont été soutenues pour prouver que l'expansion coloniale n'était rien qu'une œuvre humanitaire par laquelle le monde occidental apportait au peuple moins éclairé les bienfaits de la civilisation. La déclaration de Sir Philip Mitchell, un moment gouverneur du Kenya en porte témoignage : « Hors de doute », dit-il, « ce processus qu'on appelle colonialisme a été la force la plus bienfaisante, la plus désintéressée, et la plus efficace qui ait jamais favorisé l'Afrique dans toute son Histoire (2). »

Pierre Mille, écrivain, défenseur de ces idées avant la première guerre mondiale, n'hésite pas, de son côté, à souligner dans son livre *Sur la Vaste Terre* (3) la valeur régénératrice et civilisatrice du colonialisme, tant sur le plan individuel que sur le plan national. Les écrivains de la littérature impérialiste ont surtout mis l'accent sur les constructions et sur les travaux en

général, c'est-à-dire les réussites concrètes de la colonisation. Ce sont là des arguments chers aux protagonistes de la doctrine civilisatrice de l'entreprise coloniale. Ainsi, par l'importance accordée aux réussites concrètes, le colonialisme penche-t-il vers le matérialisme dont la ville est le symbole le plus éclatant.

Il n'est donc pas étonnant que *La Ville* constitue la trame d'une série de romans écrits par les Africains, victimes de la colonisation. En s'attaquant à la ville, c'est au colonialisme que ces écrivains noirs s'en prennent, car c'est la ville, avec ses tares et ses attraits, qui symbolise le contact du monde africain avec l'Occident. Cyprien Ekwensi, par exemple, doit son début sensationnel comme grand romancier nigérian à sa peinture de ce lieu de contact de deux mondes dans *People of The City*. C'est encore la ville qui est le cadre de *Karim*, premier roman d'Ousmane Socé. Ainsi, la ville, avec ses plaisirs et ses cortèges de misères, acquiert une portée symbolique dans la littérature africaine de l'époque coloniale.

Si Eza Boto a choisi *Ville cruelle* pour titre de son premier roman, cela ne peut être un hasard. Il s'agit toujours de la dénonciation du régime colonial. L'auteur s'attache à exposer, sur le vif, la réalité socio-économique du monde colonial pour mieux souligner la négation des affirmations humanitaires du colonialisme. S'opposant à la conviction selon laquelle les Africains étaient des barbares, tyranniques ou tyrannisés, ayant besoin d'être civilisés – ce qui affirmait la légitimité des conquêtes coloniales – Eza Boto constate que la colonisation n'était qu'un phénomène d'ordre économique. Il suffit de lire sa *Ville cruelle*, ouvrage publié quatre ans avant l'indépendance de son pays, pour sentir la satire de l'auteur contre un régime qui accule au désespoir les populations indigènes. L'argument officiel que la colonisation vise à mettre en valeur les pays vierges pour le plus grand bien de la communauté humaine s'y voit démolir au contact de la triste réalité vécue. Il est très significatif que les deux événements qui constituent le thème central de la *Ville cruelle* soient d'ordre économique. On nous en fournit des précisions : d'une part, il y a un jeune africain, Banda, qui voit les contrô-

leurs lui refuser la vente de son cacao. Ils ont fait semblant de le brûler car, comme ils l'attestent pour raison officielle, le cacao est mauvais. Mais nous savons que la raison véritable est que Banda a commis l'imprudence de ne pas s'« entendre avec eux ». L'autre épisode tourne autour d'un patron européen qui a refusé de payer à ses ouvriers noirs, leurs salaires, pourtant dérisoires. Dans ces deux cas, le monde colonial est le lieu de l'action. C'est un monde divisé en deux, un monde compartimenté. Il s'agit bien de deux mondes : Tanga - Tanga des indigènes, et Tanga des colons. Il est inutile de souligner que ces deux mondes ne peuvent être complémentaires. Ils sont destinés à obéir, comme l'affirme Frantz Fanon, « au principe d'exclusion réciproque » (4). La ville de colonisé, c'est « un lieu mal famé, peuplé d'hommes mal famés. On y naît n'importe où, n'importe comment. On y meurt n'importe où, de n'importe quoi. C'est un monde sans intervalles, les hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres » (5). On ne peut éviter d'emprunter encore à Frantz Fanon, car sa description nous offre une image exacte du Tanga des indigènes. Soulignons ici en passant l'indifférence totale de l'administration coloniale au bien-être des Noirs colonisés. L'existence de l'administration, de sa police et de sa gendarmerie semble être destinée à limiter l'horizon des indigènes et à affirmer les privilèges du colon dans les questions économiques. Aussi l'auteur de la *Ville cruelle* ne s'attache-t-il qu'à montrer combien la colonisation se concrétise par l'implantation des Européens autour desquels va se jouer la bataille purement économique.

La colonisation à Tanga ne manque pas de caractéristiques particulières. Elle se manifeste par la recherche constante des matières premières et celle de l'argent favorisée par l'abondance de la main d'œuvre presque gratuite. Les colonisateurs sont présentés, surtout, comme des commerçants destinés à satisfaire plutôt les exigences de la métropole que les besoins des Noirs colonisés. Le système économique introduit à Tanga est principalement capitaliste. Ainsi, le colonialisme, dans cette analyse, prend une allure économique-politique et qui reproduit dans le pays colonisé,

(1) Les conseils à un jeune ouvrier dans l'Almanach du Bonhomme Richard de Benjamin Franklin, cités par André Philip Histoire des faits économiques et sociaux, Aubier Éditions Montaigne, Paris, 1963, p. 35.

(2) Africa and the West in Historical Perspective (Africa Today, éd. Haines, p. 22).

(3) Pierre Mille. – Sur la Vaste Terre, Paris, 1906, p. 41.

(4) Frantz Fanon : Les Damnés de la Terre... Collection Maspéro, Paris, 1975, p. 8.

(5) Ibid.

le même régime socio-économique que le sien. Examinons **cette recherche des matières premières**, argument central de **Ville cruelle** d'Eza Boto. Deux produits – le cacao et le bois – sont demandés par la métropole. Aussi, les agents de la colonisation ne se lassent-ils pas d'encourager le développement agricole de ces deux secteurs. C'est donc une agriculture orientée selon le seul bénéfice des métropoles. Une des scènes les plus frappantes de l'ouvrage est celle où nous assistons à l'exportation de billes de bois : « C'étaient aussi d'énormes billes de bois attachées en radeaux. Ils venaient de loin aussi, ces radeaux. Des hommes les montaient généralement nus, superbement indifférents aux huées qui descendaient du port. Ils manœuvraient sans hâte, allaient amarrer leurs radeaux en contrebas du quai à billes. Alors s'ébranlait une des deux grues qui stationnaient sur le quai. Chuintant et branlant, roulant sur deux rails, elle s'avancait vers le fleuve... (6). »

C'est une vraie rafle de cette matière première. Aucune préférence n'est accordée à la production de produits de consommation locale. La sous-alimentation s'installe inéluctablement grâce au système colonial de production.

Avec Banda, personnage central de la **Ville cruelle**, nous suivons le fil du mécanisme de la vente de cacao. C'est ici que nous rencontrons des collaborateurs locaux qui s'enrichissent de l'exploitation de leurs frères africains, phénomène que l'on retrouve dans toutes les situations coloniales. Nous voyons les contrôleurs qui proposent aux vendeurs de cacao les trois solutions suivantes :

« Vous (êtes) immédiatement autorisé à vendre votre cacao ;

On vous le (fait) sécher au soleil, un, deux ou trois jours, sous la surveillance du service du contrôle ;

On le (met) au feu s'il (est) vraiment trop mauvais, c'est-à-dire impossible à exporter (7). » Tout achat, bien entendu, est destiné à l'exportation. La qualité du cacao est déterminée par les contrôleurs qui exigent qu'on « s'entende » avec eux, c'est-à-dire qu'on leur « graisse la patte ». Banda, le naïf, qui croit à la justice

des collaborateurs coloniaux, voit confisquer son cacao. On fait semblant de le mettre au feu. Il proteste, sachant fort bien que son cacao est bon. Mais personne ne l'écoute. On le confond, il est battu, victime du régime oppressif, car un lien étroit existe entre les agents de la colonisation – la police, les commerçants, les patrons, etc. Devant le commissaire de police il devient « Couillon, sale nègre, feignant, vicieux, macaque, con... » (8). Les collaborateurs aussi bien que leurs maîtres ne s'intéressent qu'à l'argent.

Dans la **Ville cruelle**, tout le monde cherche de l'argent, les Blancs aussi bien que les Noirs. Mais les colonisateurs introduisent des règles pour légitimer leurs conquêtes et leurs privilèges. L'administration coloniale, par exemple, interdit formellement la vente de l'africa-gin, le gin local, pour favoriser la vente du vin importé de la métropole. Le problème de Banda, c'est celui de l'argent. Il veut se marier, mais ce rêve ne peut se réaliser s'il n'a pas d'argent. La déclaration de son cousin, le tailleur nous l'indique lorsque le cacao de Banda est confisqué. « Ha ! Banda, mon enfant, quel malheur te frappe là ! Deux cents kilos de cacao au feu ! A-t-on jamais vu pareille chose ? Pauvre garçon ! Comment te marier après ça, je te le demande ? » (9). Si, chaque matin, le Tanga des indigènes se vide pour fournir la main-d'œuvre au Tanga des Blancs où se trouvent magasins et usines, c'est à cause de l'argent. Ainsi, peu à peu, s'établit la soumission totale des Noirs au pouvoir économique des Blancs. La colonisation dans l'ouvrage devient une entreprise économique dont le but évident, mais non avoué, est l'acquisition de l'argent sans lequel le capitalisme n'est rien. Tanga, l'un des personnages, constate que même les missionnaires dans la ville n'y sont pas indifférents. Écoutons ses propres affirmations à cet égard :

« Les Blancs... c'est tout juste pour gagner de l'argent sur ton dos... Même les missionnaires avec leur robe, leur croix et leur longue barbe... Seulement, eux, c'est plus malin... Et cent francs si tu veux aller à la confesse, et deux cents francs si tu veux faire baptiser ton gosse. Et mille francs si tu veux te marier devant un prêtre. Et cinq cents pour le denier du culte. Et tant pour qu'ils acceptent ton fils à l'école, et tant pour qu'il soit

dispensé du travail manuel, une fois inscrit à l'école. Et tant pour que sonnent les cloches de la mission catholique à l'enterrement de ta mère ! Ouais ! Pour tous, la grande affaire c'est l'argent. » (10) C'est un vrai inventaire des marchandises en magasin qui se produit ici. Nulle part ne se présentent les gestes humanitaires et gratuits dont parlent les colonisateurs. Même l'école semble être orientée en conformité avec un projet idéologique qui, naturellement, s'insère dans le développement de la superstructure économique et linguistique de colonialisme. N'oublions pas que, dans la plupart des cas, elle est dirigée vers la métropole et dans la langue de celle-ci.

Le lecteur de la **Ville cruelle** d'Eza Boto ne peut éviter de constater combien cet ouvrage est combatif. Il est la négation des affirmations bienfaitistes et humanitaires de l'entreprise coloniale. Cela n'étonne qu'un lecteur non-averti de la littérature africaine. En effet, cette littérature, comme l'a très bien vu Léopold Sédar Senghor en 1956, au premier Congrès international des écrivains et artistes noirs à la Sorbonne, est une « littérature engagée » (11). La poésie et le roman africains apparaissent dans leur ensemble « déterminés » par la situation coloniale, et les romanciers africains y ont vu le plus souvent comme Césaire « des armes miraculeuses » pour abattre leurs « vainqueurs omniscients et naïfs » (12). Eza Boto écrivain engagé croit donc, comme l'affirmait Kwame Nkrumah, que le colonialisme est dans son essence un phénomène d'ordre économique. Il va dans le sens de ce dernier qui, dans son **Towards Colonial Freedom**, constate que « le but de tous les gouvernements coloniaux en Afrique et ailleurs a été la lutte pour les matières premières. Et, de plus, les colonies sont devenues le déversoir et les peuples coloniaux les récipiendaires forcés des produits manufacturés des métropoles.

Cette ville est donc cruelle, non seulement du fait de sa division en deux parties par le système économique qui y sévit, mais aussi parce qu'une partie de la population est écrasée au profit de l'autre, de race étrangère.

Elerius Edet John
Department of Languages
University of Calabar
Nigeria.

(6) Eza Boto. – *Ville cruelle*, Paris, Éd. Présence africaine, 1971, pp. 17-18.

(7) *Ibid.*, p. 35.

(8) *Ibid.*, p. 50.

RICHARD D'AETH

L'éducation dans les pays en voie de développement

Lexington Books

L'ouvrage de Richard d'Aeth (1) rend compte du développement de l'éducation dans les pays du tiers monde depuis la fin de la colonisation survenue dans les années soixante.

Le premier objectif énoncé par les États nouvellement indépendants, qui était la scolarisation totale des enfants, fut bientôt considéré comme irréalisable, et l'on dut fixer de nouvelles priorités. C'est ainsi que les États africains, qui manquaient terriblement de personnel qualifié, contrairement à l'Inde et à l'Amérique latine, choisirent généralement de développer l'enseignement secondaire, l'enseignement technique et universitaire, afin de former les cadres et techniciens nécessaires.

Bientôt il apparut que les systèmes d'éducation de type occidental hérités des anciens colonisateurs étaient, non seulement trop coûteux, mais encore totalement inadaptés aux sociétés traditionnelles, en majorité rurales, qui les composaient; c'est alors que des réformes furent entreprises dans la plupart des États.

Quatre faits nouveaux sont apparus récemment sur la scène mondiale, qui devraient affecter profondément cette transformation de l'éducation amorcée dans les États du tiers monde :

- l'ouverture de la Chine sur le monde et l'exemple de sa révolution pour de nombreux pays;
- la montée des prix du pétrole qui a produit un changement brutal dans l'économie mondiale;
- l'importance politique croissante du tiers monde;
- la prise de conscience de plus en plus aiguë que les problèmes de population, de nourriture, de pollution, de matières premières, amènent, pour leur résolution, à la notion d'« un monde » et à l'idée de la nécessité d'une coopération internationale.

Parallèlement on assiste à un changement récent du concept d'éducation, laquelle n'est plus simplement comprise comme la scolarisation de base de tous les enfants et l'alphabétisation des adultes, mais encore comme faisant partie intégrante du développement, améliorant la qualité de la vie, et étant l'un des facteurs essentiels de la croissance économique.

Du point de vue éducatif, les pays en voie de développement peuvent être divisés en trois grandes catégories :

- les pays qui accusent un fort retard en matière d'éducation, par exemple certains États de l'Afrique (Mauritanie, Mali, Niger, Tchad, Zaïre);
- les pays qui ont une large base éducative et culturelle, et dont le principal facteur de limite du développement n'est point le manque d'éducation, mais la structure sociale : c'est la situation caractéristique des pays latino-américains;
- les pays qui, avec des systèmes d'éducation hautement développés, ont une surproduction de cadres et d'intellectuels dans une population trop nombreuse, tels l'Inde et le Pakistan.

Ainsi les besoins éducatifs sont très différents selon les pays, de même selon qu'il s'agit de développement rural ou urbain.

Dans les zones rurales, on assiste à un échec à la fois quantitatif et qualitatif de l'éducation formelle, qui éloigne l'enfant de son milieu et de sa culture, et parallèlement, à une multiplication des expériences d'éducation non formelle, lesquelles recouvrent des domaines très variés (éducation des adultes, enseignement agricole ou ménager, éducation sanitaire...).

Quelques pays – la Chine, Cuba, la Tanzanie – offrent l'exemple d'un développement éducatif réalisé à travers une expérience révolutionnaire.

Les problèmes sont différents dans les zones urbaines; dans de nombreux pays en voie de développement, on a assisté durant les trois dernières décades à une urbanisation extrêmement rapide, laquelle a eu pour corollaire l'exode rural et le chômage des jeunes; parmi les mesures proposées pour améliorer la situation, notons l'abolition du système d'examens, lesquels seraient remplacés par des tests,

l'amélioration du curriculum qui commencerait par des études pré-professionnelles, l'obligation pour les élèves de travailler deux ou trois ans après leurs études secondaires avant d'entrer à l'Université.

Dans certains pays comme la Chine et l'U.R.S.S., l'éducation a eu comme fonction à la fois de promouvoir le changement et de préserver l'unité nationale; de même la modernisation et l'harmonisation de l'enseignement du Nigeria répondent à ces objectifs.

La planification de l'éducation dans les pays du tiers monde ne peut être envisagée que dans un plan global de développement et doit répondre aux objectifs suivants :

- donner à tous les enfants une éducation de base suffisante;
- fournir à tous, jeunes et adultes, les informations nécessaires dans tous les domaines de la vie pratique : agriculture, santé, alphabétisation, et les différents aspects du développement communautaire;
- offrir des systèmes d'apprentissage modernes aux jeunes qui veulent conduire leurs études au-delà de l'éducation générale de base;
- fournir un choix d'écoles secondaires et d'instituts d'enseignement professionnel, l'entrée pouvant s'y faire à différents niveaux;
- créer des institutions d'enseignement supérieur, universités et instituts spécialisés.

Ces pays, qui n'ont pas de systèmes d'éducation aussi rigides, aussi hautement développés que ceux des pays industrialisés, ont la possibilité d'expérimenter des idées nouvelles, telles que l'éducation auto-gérée et l'éducation non-formelle, laquelle, par la variété et la flexibilité de ses formes, peut s'adapter aux possibilités locales. En développant un système plus souple qui répondrait à la fois aux aspirations humaines et aux réalités pratiques, ils devraient, d'ici une à deux décades, avoir un enseignement aussi moderne, sinon plus, que celui des pays industrialisés.

Andrée Roode.

(Extrait de

Revue française de pédagogie, n° 42, janvier - février - mars 1978)

(9) Ibid., p. 53.

(10) Ibid., p. 132.

(11) Cité par Claude Wauthier : *L'Afrique des Africains*, Éd. Seuil 1977, p. 126.

(12) La poésie négro-africaine, Paris, Éditions Séghers, pp. 300-302.

(1) Richard d'Aeth - *Education and Development in the Third World* - Wetnead, Farnborough, Jaxon House, Lexington books, D.C. Heath. 1975.